

Sois attentive au mot !
LE MOT CONSTRUIT

Entretien 36

Dominique Raoul-Duval

Dominique Raoul-Duval travaille depuis longtemps dans l'édition, en essayant d'obtenir que les auteurs donnent le meilleur d'eux-mêmes. Elle a parfois le sentiment d'y être arrivée. Elle détient - à sa connaissance - le record de longévité en matière de collaboration avec Gitta (dix-sept ans).

Au téléphone, Gitta danse la danse des sept voiles :

- Mais non, je t'assure ! Les textes sont presque au point, on les a vus et revus avec Bernard et Patricia, il y en a pour deux jours de travail.

C'était en Juillet 1988; Gitta, qui avait déjà écrit deux livres explicatifs avec deux collaborateurs différents, en cherchait maintenant un troisième pour "Le saut dans l'inconnu", et avait jeté son dévolu sur moi. Nous nous étions rencontrées treize ans plus tôt lorsque, chez Aubier, j'avais publié la première version des "Dialogues avec l'Ange".

Pour l'heure, j'étais engagée dans une autre tâche, en retard, liée par toutes sortes de promesses. Non, non, vraiment, je n'avais pas le temps; pourtant l'entreprise me tentait.

Gitta insistait; je savais que ce ne serait pas deux jours, mais je pouvais me permettre une parenthèse d'une semaine. Je me laissai donc convaincre, et débarquai un peu plus tard à Tartaras.

Ainsi commençait, ou plutôt recommençait, par un mensonge inaugural, une relation qui allait transformer toute mon existence.

Mensonge ? Bien sûr, Gitta n'en était pas à son premier livre et savait parfaitement que son estimation n'avait rien de réaliste : entre les lectures successives du manuscrit, la semaine passée avec elle et la correction des épreuves, nous étions plus près de deux mois que de deux jours; mais le mensonge peut être parfois la forme qu'emprunte une ruse divine (beaucoup plus tard, et à propos de tout autre chose, Gitta m'écrivait : "C'est toi qui as les idées, moi je suis seulement une âme rusée").

"Aie horreur de l'ombre même du mensonge", dit pourtant l'Ange dans l'un des Entretiens. Eh oui, c'est l'un des nombreux paradoxes des Dialogues.

Divine, cette semaine de travail le fut. Patricia s'était jointe à nous et manifestait, timidement d'abord, puis avec plus d'assurance, des dons surprenants pour le maniement de la langue française.

Notre méthode était simple : la prose de Gitta restant souvent approximative, avec une syntaxe hasardeuse et un vocabulaire incertain, une même question revenait, de phrase en phrase : "Qu'as-tu voulu dire exactement ?"

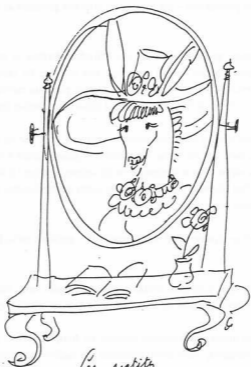
Gitta expliquait longuement, et nous trouvions, par tâtonnements successifs, les mots qui s'ajustaient exactement à sa pensée.

Les années passées dans l'édition, à travailler sur les textes des autres, m'avaient rendue exigeante : cent fois Gitta se serait arrêtée en chemin, contente de la formule imparfaite que je venais de lui suggérer; cent fois, obstinée, j'affirmais qu'on pouvait trouver mieux – et l'on trouvait mieux, en effet.

De là me vint le surnom de Bourrique, qui ne m'a plus quittée depuis. (Je dois à la vérité de dire que j'ai commencé par être "l'adorable bourrique", on ne s'adressait à moi qu'en ces termes; et puis, très vite, je me suis rendu compte que, lorsqu'on parlait de moi, l'adjectif passait à la trappe. Il semble aujourd'hui bien oublié. Dommage, c'était gratifiant pour mon ego...).

Gitta avait travaillé comme une bourrique elle aussi, avec acharnement, pendant des heures et des heures. Et lorsque le point final fut mis, ses forces la quittèrent d'un seul coup, elle n'avait même plus de voix pour nous le dire, et elle alla se coucher, épuisée mais contente, très contente, cela se voyait.

Il y eut ensuite l'expérience, inoubliable, de l'édition intégrale des "Dialogues". Je savais depuis longtemps déjà que quelques entretiens n'avaient pas été publiés; ils figuraient désormais dans la version intégrale anglaise, et Gitta souhaitait que je les traduise.



Les petits
Dialogues
sont
nés
au Printemps
Nouveau

21
mars
1991

Cytha

- *"Tu verras, ce n'est presque rien - me jurait-elle. Juste une quinzaine de pages; tu en auras pour une journée"*.

Cette vue résolument optimiste se trouva tôt infirmée : lorsque je partis en vacances avec "Talking with Angels" sous le bras, il m'apparut très vite que les choses n'étaient pas aussi simples. Les différences entre les deux versions étaient plus que considérables; si l'une avait raison, l'autre avait tort - mais de toute évidence, il fallait faire quelque chose.

Gitta, alertée, refusa d'abord catégoriquement de modifier quoi que ce soit : tous les lecteurs français savaient la traduction par coeur. Non, non, il ne fallait toucher à rien.

La pluie de mes questions et mon obstination de Bourrique réussirent à la faire changer d'avis et je vins m'installer chez elle avec une montagne de points d'interrogation, prête à rester le temps nécessaire pour arriver jusqu'au mot "fin".

Jours bénis auxquels je repense avant tant de gratitude - gratitude qu'un tel cadeau ait pu m'être fait.

Depuis la première ligne jusqu'à la dernière, nous avons tout revu, mot par mot : travail de fourmi auquel Gitta renâclait parfois; mais aussi travail de re-création qui suscita très vite son enthousiasme.

La tâche n'était pas mince : je souhaitais restituer en français, avec la plus grande exactitude possible, le texte hongrois; mais aussi demander au Scribe des Anges d'éclairer, par des commentaires plus nombreux et plus approfondis, un texte souvent difficile, et de faire revivre pour le lecteur son expérience personnelle, reprenant, en quelque sorte, pas à pas, l'idée des "Dialogues tels que je les ai vécus", le premier de ses livres explicatifs.

Gitta, elle, voulait fragmenter les phrases trop longues pour leur rendre "le rythme de la respiration comme elles étaient prononcées, la RESPIRATION de la langue parlée" - ce qui eut pour résultat, inattendu, de donner au texte une musique différente, beaucoup plus proche de l'extraordinaire force poétique de l'original.

Dans notre collaboration heureuse, il y eut pourtant un moment plus que difficile, où il me fallut faire preuve de quelque chose qui ressemblait à de la cruauté.

J'avais été très frappée de la façon dont Gitta me racontait les Entretien, comme s'ils avaient eu lieu la veille. Manifestement, elle était encore à Budaliget lorsqu'elle réagissait avec la même vivacité qu'au premier jour à telle ou telle parole de l'Ange, rajoutait des "jeux de scène", indiquant le ton des protagonistes ou remplaçant les silences là où la première édition les avait omis. Au fur et à mesure que l'étau se resserrait sur les quatre amis, je sentais combien il lui devenait douloureux de continuer – et en même temps combien elle tenait à le faire, précisant par exemple, avec une netteté étonnante le portrait de l'affreux "Père Kuhn", le chef des nazis hongrois. Mais quand nous sommes arrivées aux toutes dernières pages, j'ai eu l'impression de la contraindre à revivre dans sa chair, seconde après seconde, et dans un tel déchirement, la fin du drame, l'arrestation de Hanna et de Lili. J'ai détesté ce rôle que je ne pouvais éviter : nous étions là, toutes les deux, je le savais, pour qu'elle transmette avec le plus de justesse possible, ce qui avait été vécu. Ce qu'elle fit – avec le courage qui était le sien : les corrections ont été poursuivies jusqu'à l'avant-dernier paragraphe des Dialogues.

•
••

Et puis vint le jeu – ce jeu qu'elle aimait tant, et que nous avons joué ensemble autour des "Petits Dialogues d'hier et d'aujourd'hui", par la grâce d'un éditeur pressé : une conférence était prévue en Juin, il fallait absolument que le manuscrit soit remis en Mars. Nous avions un peu plus de deux semaines pour mettre au point des textes encore bien imparfaits, Gitta vivait à Tartaras, moi à Paris : heureusement, le fax était là !

Ce fut une autre version du ping-pong dont elle était si friande.

"L'écriture doit être un jeu passionnant réciproque", m'écrivait-elle. "Avec le fax, tout est facile et l'échange est joyeux ! Vraiment un jeu gai, un jeu d'enfant. Ma petite bourrique, jamais je ne me suis amusée si bien à faire un livre !".

Je crois qu'effectivement, nous nous sommes bien amusées. Nos heures n'étant pas les mêmes, le matin, en entrant dans mon bureau, je trouvais souvent un article tout frais, un peu boiteux encore – que je renvoyais chargé de corrections et de propositions. Presque immédiatement, une

La bourrique ne
sent plus p'curie



deuxième version se matérialisait sous mes yeux, assortie de commentaires : *"Mon Bourricot, voici une nouvelle version. L'ancienne, à la trappe ! L'ancien style est mortellement ennuyeux. Voici un essai de réécrire un sujet. Qu'en dis-tu ?"*

Mes suggestions étaient accueillies avec un enthousiasme dont la fraîcheur m'enchantait : quelle merveille d'avoir affaire à une aussi jeune vieille dame de 83 ans ! Parfois même – ô joie ! – j'avais droit à des dessins. Personne au monde ne dessinait les bourriques mieux que Gitta, avec plus d'invention, d'imagination, de drôlerie. Toute une galerie de "portraits" vint ainsi ponctuer la progression du manuscrit, jusqu'à cette dernière "Bourrique au miroir", célébrant la parution des "Petits Dialogues au printemps nouveau".

Dans la pile des textes que j'ai gardés en vrac, première, deuxième dixième version – "Quatrième version, et je promets de fermer le robinet" – une phrase écrite au feutre rouge vient de me sauter aux yeux :

"Bourricot, je relis le livre pour la troisième fois et je suis vraiment heureuse. C'est la première fois que je sens que j'ai bien SERVY".

Quand je pense aujourd'hui à Gitta, je me dis qu'il n'y a personne au monde avec qui j'ai eu une relation aussi libre et aussi gaie. Était-ce une relation "spirituelle", pour reprendre un mot que Gitta aimait et qu'elle prononçait de façon presque gourmande, en insistant le "ou" ?

Je ne suis pas sûre que la réponse ait la moindre importance.

...